Après la campagne des Balkans et l'occupation de l'île de Crète, l'armée allemande attend avec confiance les tâches qui restent à accomplir

Le 26 avril, la ville de Thèbes était atteinte. Le surlendemain les premières troupes allemandes faisaient leur entrée dans la capitale hellénique. La veille déjà, des parachutistes allemands s'étaient emparés de la ville et du détroit de Corinthe, assurant ainsi le contrôle de la seule communication terrestre entre le Nord et le Sud de la Grèce ainsi que la route maritime particulièrement importante passant par le canal de Corinthe.

Au cours de ces opérations, plus de 900 Britanniques et 1.450 Grecs ainsi qu'un important butin de guerre furent capturés.

Par le Péloponèse, des parachutistes d'abord, des troupes motorisées ensuite, progressèrent jusqu'aux portes d'Argos et de Kalamata, capturant plusieurs milliers de Britanniques et des Serbes en déroute, qui n'avaient pas réussi à s'enfuir par la mer.

Pendant ces opérations, des détachements de l'armée List poussèrent, à bord de navires préparés à l'avance, à travers la mer Egée et prirent les îles de Thasos, de Samotrace, de Lemnos, de Mytilène et de Chio, ainsi que plusieurs autres îles de moindre importance. Les forces italiennes s'emparèrent des îles Ioniennes et, venues du Dodécanèse, prirent les îles Cyclades.

Par ces opérations dirigées, selon les indications du Führer et chef suprême des forces armées allemandes, par le général-feldmaréchal von Brauchitsch, commandant en chef de l'armée, et par le général-colonel Halder, chef de l'état-major général, en collaboration avec les divisions de l'armée italienne et de l'armée hongroise, une campagne de trois semaines avait suffi pour remporter, avec un minimum de forces, une victoire complète. Des effectifs de l'armée qui avaient été tenus prêts, les deux tiers durent intervenir. Dans la lutte contre les Britanniques, seulement cinq divisions, dont trois de troupes blindées, opérèrent. Une de ces divisions fut encore retirée au cours des opérations, son concours n'étant plus nécessaire.

Le bilan de l'opération

Selon des relevés qui n'ont pas encore pu être clôturés, le nombre de prisonniers faits au cours de ces combats par les troupes allemandes s'élève à 6.206 officiers et 337.864 soldats serbes, 324 officiers et environ 19.000 soldats anglais, environ 8.000 officiers et 210.000 soldats grecs. Ainsi, au total, plus de 14.600 officiers et 558.700 soldats ont été capturés. Les soldats de souche allemande ou originaires d'un pays allié qui ont été faits prisonniers, ne sont pas compris dans ces chiffres. En effet, tout comme les Grecs, ils ont été renvoyés dans leurs foyers.

D'autre part, selon le relevé qui a été fait jusqu'à présent, le butin s'élève à 1.500 canons, environ 600.000 armes à feu, des centaines de voitures blindées et autres. Un nombreux matériel de guerre de toute nature, ainsi que des stocks, très importants de vivres et d'habillement sont tombés entre les mains des troupes allemandes.

L'occupation de l'île de Crète

Après la conquête par les puissances de l'Axe du continent grec tout entier et des îles de la mer Egée, il ne restait aux Britanniques, comme dernier reste de leur position convoitée dans les Balkans, que l'île de Crète.

Une partie des troupes britanniques battues en Grèce s'étaient enfuies sur cette île afin de la défendre jusqu'au dernier homme, de concert avec la garnison britannique et hellénique qui s'y trouvait déjà. C'est du moins ce qu'avait déclaré le premier ministre au Parlement britannique.

Il est évident que l'île de Crète était aussi d'importance pour la guerre menée en Méditerranée orientale par l'Allemagne et l'Italie. C'est pourquoi le Führer sa décida à la conquérir par un débarquement aérien.

Le maréchal du Reich Goering fut chargé d'exécuter les opérations.

Les préparatifs tactiques furent assurés par la flotte aérienne IV commandée par le colonel Loehr, qui avait sous ses ordres le général aviateur Student, disposant lui-même de forts contingents de parachutistes, de troupes alpines et de débarquement aérien, le général aviateur Freiherr von Richthofen avec son corps aéronautique renforcé et de nombreux groupes de transport.

Le 20 mai au matin, des parachutistes et des troupes de débarquement aérien, soutenus par de violentes attaques de l'aviation et protégés par de nombreuses escadrilles de chasseurs, atterrirent près de l'aérodrome de Malémé, à environ 15 km. de la Canée et près de la ville même.

Au cours de l'après-midi, d'autres contingents de parachutistes tentèrent de prendre possession des villes de Rethymnon et d'Iraklion, ainsi que des aérodromes se trouvant dans les environs.

D'abord, l'opération ne réussit pas aux deux derniers endroits cités, à cause des forces ennemies numériquement supérieures qui s'y trouvaient. Par contre, l'aérodrome de Malémé fut occupé après un violent combat et des troupes alpines purent y être débarquées, malgré le feu intermittent de l'artillerie ennemie.

La première condition pour la réussite des opérations se trouvait remplie. La deuxième condition fut réalisée le 22 mai par le VIIIe corps aéronautique.

Avant qu'eussent commencé les opérations contre la Crète, presque toutes les forces navales anglaises d'Alexandrie avaient été envoyées dans les eaux entourant cette île. Cela devait empêcher les Allemands de se ravitailler et de recevoir des renforts par mer, et, d'autre part, permettre d'amener de nouveaux renforts à la garnison crétoise ou, si c'était nécessaire, de la rembarquer à destination de l'Egypte.

C'est ainsi que la première tentative faite le 21 mai, afin d'amener en Crète de nouveaux renforts allemands au moyen de petits voiliers à moteurs, ne réussit que partiellement. Mais elle ne coûta pas la vie à des milliers de soldats allemands, ainsi que l'a faussement affirmé la propagande anglaise, mais seulement à environ deux cents.

Le lendemain, la formidable bataille entre le VIIIe corps aéronautique et la flotte anglaise se termina par une glorieuse victoire des aviateurs allemands. Après avoir essuyé de très lourdes pertes, la flotte britannique se vit obligée d'évacuer les eaux de la Crète et d'abandonner l'île à son sort.

Le puissant groupe d'assaut qui avait été constitué au cours des journées suivantes sous le commandement du général Rungl, commandant d'une division de chasseurs alpins, réussit à briser d'abord la résistance ennemie dans la partie occidentale de l'île. Le 25 mai, quatre jours après l'atterrissage des premiers chasseurs de montagne sur l'île de Crète, l'attaque commença d'une façon systématique contre les forces principales de l'ennemie dans la région de La Canée.

Il s'agissait de prendre des positions particulièrement bien construites et défendues avec ténacité dans des champs d'oliviers, et dans des localités aménagées de façon à constituer des bases sur les hauteurs desquelles on domine la vallée. Néanmoins, déjà au cours de la seconde journée de l'offensive, la position-clé de l'ennemi près de Galatas put, après une lutte sévère, être percée. Le 27 mai, La Canée, capitale de la Crète, et la hauteur à l'est de la ville purent être prises. Au sud de la ville, des troupes de montagne, qui avaient été chargées d'encercler la ville, atteignirent, après une marche forcée à travers une région sauvage de montagnes et par une température de plus de 30 degrés à l'ombre, la baie de la Sude, la base la plus importante de la flotte anglaise en Crète. Parmi les nombreux prisonniers faits au cours de ces combats, se trouvait le commandant naval grec de l'île.

Ces actions sont d'autant plus éclatantes qu'on dut les accomplir exclusivement au moyen de troupes d'infanterie soutenues uniquement par des obusiers de montagne de léger calibre.

Par suite du manque de mulets et d'autres moyens de transports, les troupes furent obligées de transporter à bras d'homme leurs lourdes armes, leurs munitions et leurs équipements dans des contrées pour la plupart très montagneuses.

Les groupes de combat qui opérèrent à Rethymnion et à Iraklion avaient cependant maintenu leurs positions après avoir soutenu une lutte héroïque et pleine d'imprévus contre un ennemi puissant et supérieur en nombre. Le 28 mai, des troupes italiennes débarquèrent dans la partie est de l'île. Le lendemain, le contact fut établi à l'ouest avec les troupes qui combattaient à Rethymnion, et les formations qui, sur ces entrefaites, avaient reçu des renforts par la voie des airs, s'emparèrent, de leurs propres forces, de la ville et de l'aérodrome d'Iraklion. De ce fait, la décision intervint finalement en faveur des armes allemandes.

La fuite des troupes britanniques en déroute, qui suivit ces événements, prit fin le 1er juin sur la côte sud de l'île.

Les troupes alpines livrèrent une dernière et violente bataille aux Anglais dans la montagne au nord de Sfakia. Celle-ci se termina par la destruction ou par la capitulation de l'ennemi.

La lutte touchait ainsi à sa fin.

Des unités de la marine italienne principalement ont assuré avec vaillance, contre un ennemi souvent supérieur en nombre, la protection des transports allemands.

Les pertes aériennes britanniques

Au cours de la campagne des Balkans, y compris les combats de Crète, les forces aériennes ennemies ont subi les pertes les plus graves. En combats aériens, 167 avions ont été abattus, 18 par l'artillerie de la D.C.A., 417 autres appareils ont été détruits au sol. En regard de ces pertes de l'ennemi s'élevant au total à 592 avions, nos propres pertes sont relativement minimes; elles atteignent les deux cinquièmes environ de ce nombre.

Des unités de l'aviation qui sont intervenues en Méditerranée contre des objectifs naval, ont coulé trente navires de guerre ennemis, dont vingt-trois pendant les seuls combats pour la Crète.

D'autre part, un grand nombre d'autres unités, parmi lesquelles plusieurs bâtiments de ligne et de nouveaux porte-avions, ont été endommagés depuis le début de l'année à fin mai.

Au cours de la même période, le nombre des navires marchands ennemis coulés en Méditerranée par l'aviation allemande s'élève à 103, jaugeant ensemble plus de 520.000 tonnes. En outre, plus du double de ce tonnage a été gravement endommagé.

Les pertes de l'armée allemande dans les Balkans...

Les pertes subies par l'armée au cours de la campagne balkanique ont été particulièrement minimes. L'armée proprement dite et les unités des Waffen S.S. ont perdu, 67 officiers et 1.050 sous-officiers et soldats morts; 13 officiers et 372 sous-officiers et soldats disparus; 181 officiers et 3.571 sous-officiers et soldats blessés.

D'autre part, les pertes subies par l'aviation s'élèvent à 15 officiers et 84 sous-officiers et soldats morts, 40 officiers et 123 sous-officiers et soldats disparus; 25 officiers et 124 sous-officiers et soldats blessés.

...et en Crète

Relativement plus élevées ont été les pertes subies au cours de la campagne de Crète qui s'est déroulée contre un ennemi nettement supérieure en nombre: elles s'établissent comme suit: Pour l'armée, 20 officiers et 301 sous-officiers et soldats morts; 18 officiers et 506 sous-officiers et soldats blessés; 13 officiers et 274 sous-officiers et soldats disparus. Pour l'aviation (aviation et parachutistes), 105 officiers et 927 sous-officiers et soldats morts; 68 officiers et 2.000 sous-officiers et soldats blessés; 104 officiers et soldats-officiers et soldats disparus.

Les pertes anglaises et grecques en Crète

Les pertes subies par l'ennemi au cours de la bataille de Crète sont, en plus des pertes en matériel de guerre de tout genre, beaucoup plus importantes: 10.700 officiers et soldats anglais ainsi que 5.000 officiers et soldats grecs ont été faits prisonniers; par par ailleurs environ 5.000 officiers et soldats anglais et grecs sont tombés, sans compter ceux qui ont trouvé la mort dans les flots.

« Rien n'est impossible au soldat allemand »

Par la conquête de la Crète, l'armée allemande a prouvé l'exactitude de la déclaration faite par son chef suprême: « Rien n'est impossible au soldat allemand. »

Convaincu de ce fait qui constitue, dans une très importante mesure, le secret de la victoire, l'armée attend avec confiance les tâches qui restent à accomplir.

CARNET

Naissance

— M. et Mme Philippe Motte-Breuvart sont heureux d'annoncer la naissance de leur fille Eve.

Roubaix, dimanche 1er juin.

EN SYRIE

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

L'activité de notre aviation

Beyrouth, 12 juin — Notre aviation de chasse et de bombardement s'est montrée extrêmement active au cours de la journée de jeudi. Elle a mitraillé et bombardé plusieurs objectifs et dispersé de nombreux rassemblements.

Comment l'Angleterre trompe ses propres troupes

Beyrouth, 12 juin. — De nombreux témoignages de prisonniers britanniques viennent s'ajouter à ceux qui ont déjà été donnés au sujet de la prétendue présence de troupes allemandes en Syrie et au Liban.

Un soldat affirme qu'on lui a dit que trois divisions blindées allemandes étaient chargées de défendre la Syrie. Ses camarades et lui étaient persuadés, lorsqu'ils virent en face d'eux des soldats français, qu'il s'agissait d'Allemands qui avaient revêtus nos uniformes.

Un officier aviateur déclare qu'il croyait avoir affaire à des avions allemands et s'étonne d'avoir eu à combattre des appareils français, pilotés par des Français.

Un capitaine dit que son détachement reçut l'ordre de n'cuvrir le feu que sur les Allemands et de faire prisonniers les Français.

Ces témoignages concordants montrent que l'Angleterre exploite systématiquement, auprès de ses troupes, malgré les démentis donnés par le gouvernement français que par le haut commissaire, les fausses nouvelles de l'occupation du Levant par les forces allemandes.

La seconde note de protestation française est arrivée à Londres

Amsterdam, 13 juin. — La B.B.C. a annoncé que le gouvernement britannique avait reçu, jeudi, une seconde note du gouvernement de Vichy au sujet de la Syrie. La note est parvenue au gouvernement par l'entremise de sir Samuel Hoare, ministre de Grande-Bretagne, à Madrid.

« Résistance acharnée des troupes françaises », reconnaît la radio britannique

Amsterdam, 12 juin. — La radio anglaise reconnaît que les troupes britanniques et gaullistes, qui opèrent le long de la côte syrienne, se heurtent à une résistance acharnée de la part des troupes françaises.

L'Angleterre et la guerre

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

L'Angleterre poursuivra la lutte « jusqu'à la victoire »

Amsterdam 12 juin. — Le service des informations anglais annonce: « On communique officiellement à Londres que lors d'une entrevue que M. Churchill a eue avec les représentants des Dominions et des « puissances alliées il a été décidé de poursuivre la lutte contre l'Allemagne et l'Italie « jusqu'à la victoire ».

La situation de l'Angleterre est-elle plus grave que ne l'avoue le premier ministre ?

Stockholm 12 juin. — On mande de Londres:

Le fait que la Chambre des communes après la clôture du débat sur la situation générale se soit réunie en séance secrète a suscité dans l'opinion britannique une vive inquiétude. Les bruits les plus divers circulent et on entend affirmer fréquemment que cette séance imprévue indique que la situation militaire et économique de l'Angleterre est bien plus grave que ne l'avait avoué la veille le premier ministre. La plus grande réserve est observée au sujet des débats secrets de la Chambre.

Une brève communication a été remise à la presse; elle rappelle la déclaration de M. Churchill, dans laquelle celui-ci annonçait qu'il se réjouirait de pouvoir réunir à Londres une conférence de l'Empire et des premiers ministres des Dominions mais que « certaines difficultés » empêchaient la réalisation de ce dessein.

Un message du roi George à l'ex-roi de Grèce

Amsterdam, 2 juin. — L'agence Reuter annonce que le roi George a adressé un message à l'ex-roi de Grèce, dans lequel il déclare que la perte de la Crète constitue un « coup dur ».

Il ajoute:

« Nous partageons vos soucis, mais aussi vos espérances ».

Rome 12 juin. — A l'occasion de la visite qu'il a faite à San-Rossore au roi et à la reine d'Italie, le roi Boris de Bulgarie a été reçu vendredi au palais de Venise, par le Duce.

L'entretien s'est poursuivi pendant environ deux heures.

Communiqué officiel italien

ROME, 12 JUIN. — *Le quartier général des forces armées communique:*

Au cours de la nuit du 11 au 12 juin, des bombardiers ont attaqué en vagues successives les aérodromes de Malte. Mercredi, au cours d'une reconnaissance aérienne au-dessus de l'île, nos avions de chasse escortaient et abattu en combat aérien deux « Hurricane ».

En Méditerranée centrale, nos chasseurs ont barré la route à des bombardiers ennemis et descendu un « Blenheim ». Un autre avion britannique a été abattu au sud de Pantellaria, par la D. C. A. d'un de nos torpilleurs.

Un de nos avions de reconnaissance n'est pas rentré.

Dans la mer Egée, des avions britanniques ont bombardé une localité de l'île de Rhodes.

En Afrique du Nord, sur le front de Tobrouk, des rassemblements de chars blindés et de véhicules motorisés ont été efficacement bombardés par notre artillerie. Des contingents de notre aviation ont attaqué à diverses reprises, à Tobrouk, des installations de ravitaillement et des positions défensives de l'ennemi, y provoquant des incendies et des explosions.

Des avions allemands ont touché les objectifs de la base de Marsa-Matrouk. Un dépôt de carburant a été incendié.

L'aviation britannique a bombardé quelques localités de la région de Benghasi. Comme toujours, l'attitude de la population a été calme et disciplinée.

En Afrique orientale, nos troupes, cédant à la pression accentuée de l'ennemi, se sont retirées sur de nouvelles positions.

Chronique régionale

De jolis coups de filet de la sûreté lilloise

UN DANGEREUX REPRIS DE JUSTICE, *évadé de la prison de Loos, auteur de nombreux cambriolages* EST ARRÊTÉ A LILLE

Il était l'ami du bandit roubaisien De Budt

Le service de la Sûreté lilloise, sous l'active impulsion de M. Rochat, commissaire central, vient de réussir de jolis coups de filet. Il a arrêté un dangereux repris de justice, Georges Vanderdonckt, 38 ans, mécanicien, sans domicile fixe, spécialiste du cambriolage, évadé de la prison de Loos en mai 1940.

M. GEORGES VANDERDONCKT

Vanderdonckt avait été condamné le 14 juin 1939 par la Cour d'assises du Nord à d'x ans de réclusion pour vols. Il en avait, lors de sa comparution devant les assises, plus de deux cents à son actif. Il avait donc encore huit ans à purger lorsqu'il prit la clef des champs.

En même temps que lui, avait pris la fuite un autre dangereux malfaiteur, Jean-Baptiste Moreel, 30 ans, journalier, sans domicile fixe. Cet individu, recherché en vertu de sept mandats d'arrêt et d'amener pour vols, délivrés par les juges d'instruction du Parquet de Lille, a été aussi arrêté au cours de la même nuit.

A la recherche du bandit

Après son évasion, Vanderdonckt s'était réfugié, en Belgique, à Menin, vraisemblablement, car il logea à plusieurs reprises chez De Budt, le bandit roubaisien qui s'est tué dernièrement à Halluin, alors qu'il était sur le point d'être arrêté, et avec lequel il était très lié. A ces deux voleurs, le nommé Moreels tenait compagnie. Il faisait souvent partie des « expéditions » organisées par eux.

La police avait appris que, de Menin, Vanderdonckt venait souvent à Lille, où il rendait visite à son amie, la femme Rose Pique, 27 ans, ménagère, 44, boulevard de Montebello, chez laquelle il se cachait.

Le bandit profitait de son passage pour voler. La police a pu établir, en effet, qu'il est l'auteur d'une tentative de cambriolage commise le 20 mai dernier, vers 23 h., chez Mme Roquet, commerçante, 62, rue Léon-Gambetta, et de deux cambriolages effectués les 11 et 20 avril dernier chez M. Vandervilet, commerçant, 31 bis, rue Ernest-Deconninck.

Détail particulier, Vanderdonckt, en 1938, avait déjà « opéré » chez M. Vandervliet.

Le 1er mai, des inspecteurs de la Sûreté apprenaient que Vanderdonckt se trouvait dans un café de la rue Léon-Gambetta. Ils s'y rendirent et trouvèrent un individu disant s'appeler Dupont. Or, ce faux nom était celui qu'employait habituellement le bandit pour dissimuler son identité. Une lutte s'engagea entre les policiers et Vanderdonckt. Celui-ci, bâti en athlète, eut tôt fait de se débarrasser des agents; il enfourcha une bicyclette et se sauva par la rue Alexandre-Leleu.

Aux cris de « Au voleur! » poussés par la foule, deux débardeurs essayèrent de barrer la route au fuyard, mais celui-ci, menaçant les deux hommes d'un revolver chargé, se fraya un passage et disparut.

L'arrestation

Le 10 juin, dans la soirée, le brigadier-chef Carpentier, le brigadier Contensaux et les inspecteurs Noulette et Voleur, étaient avertis du retour de Vanderdonckt chez son amie. Après une surveillance de quelques heures, connaissant la chambre où logeait Vanderdonckt, ils décidèrent vers minuit de l'arrêter.

Sachant le bandit armé, les agents de la sûreté, sans hésiter, pénétrèrent dans l'immeuble, enfoncèrent la porte où reposait l'homme et firent irruption dans la pièce. Les policiers savaient qu'ils devaient agir vite, car Vanderdonckt avait l'habitude de dormir la fenêtre ouverte, afin de pouvoir prendre le large plus facilement en cas d'alerte.

L'homme était couché. Rapidement ceinturé il fut amené avec sa concubine au service de la sûreté d'où après interrogatoire, il fut conduit, le lendemain, au parquet.

Dans la poche de son veston, qui pendait au pied du lit, se trouvait un revolver chargé de cinq balles.

La capture de Moreels

Cette même nuit, la chance favorisa les mêmes policiers. Ils avaient appris aussi qu'un autre cambrioleur notoire, J.-B. Moreels, autre commensal à Menin du bandit De Budt, était venu à Lille, rue du Faubourg-des-Postes, chez sa femme.

Mais prudent, celui-ci s'était réfugié pour passer la nuit, dans une chambre, rue Balzac.

Les agents usèrent ici du même procédé qui avait si bien réussi lors de l'arrestation de Vanderdonckt.

La chambre où reposait Moreels était cadenassée de l'extérieur, afin d'induire les policiers en erreur. Ici encore, ils enfoncèrent la porte et surprirent Moreels assis sur son lit prêt à prendre la fuite et tout ahuri de l'audace des inspecteurs.

Cette deuxième prise était bonne. Ces deux arrestations font le plus grand honneur à la sûreté lilloise qui est ainsi parvenue à débarrasser la ville de deux redoutables bandits, spécialistes du cambriolage.

Une nuit fructueuse Un quatuor sous les verrous

Mais le brigadier-chef Carpentier, le brigadier Coutensaux et les inspecteurs Noulette et Voleur devaient mettre à leur tableau de chasse, la même nuit, quatre nouvelles arrestations.

Lors de leur ronde, rue du Faubourg-des-Postes, ils aperçurent deux femmes, Hélène Lechantre, 21 ans, rue Jules-Guesde, 77 bis, et Geneviève Orion, 21 ans, sans domicile fixe, qui portaient chacune un sac contenant, après vérification, une couronne de fil de cuivre qu'elles venaient de voler dans un vagon à la gare des Postes.

Interrogées à la sûreté, ces femmes avouèrent en outre deux vols de bicyclettes, commis avec la complicité d'une nommée Marie-Thérèse Devriese, 25 ans, l'un le 6 juin, au préjudice de M. Oscar Flamez, l'autre le 20 mai, au préjudice de Mme Wallez, 260, rue des Postes.

Les deux machines avaient été revendues à un nommé Lucien Lejour, 43, rue de Bailleul, exerçant sans autorisation la profession de brocanteur.

Les trois femmes et le brocanteur ont été déférés au parquet.

ARRESTATION, A HALLUIN D'UN CHENAPAN DE 17 ANS

qui avait participé à plusieurs cambriolages, dont un en l'église Saint-Alphonse

Il fait des révélations sur les exploits de la bande à laquelle il appartenait

La police halluinoise, à l'activité de laquelle il convient de rendre hommage, vient de procéder à une arrestation importante, celle d'un jeune homme de dix-sept ans, dont en raison de l'âge, la loi nous interdit de publier le nom. Il a, malgré sa jeunesse, un certain nombre de méfaits sur la conscience, et a récemment été condamné à quatre mois de prison pour vol de bicyclettes.

Voici dans quelles circonstances s'est opérée cette arrestation:

La vantardise d'un jeune vaurien

Il y a quelques jours, l'agent Vaes apprenait qu'un jeune homme demeurant chemin des Meurins, au Mont d'Halluin, était en possession d'un revolver automatique. Il avait montré cette arme à des camarades, ajoutant qu'il n'hésiterait pas à s'en servir si l'occasion s'en présentait.

On le devine, l'agent n'eut rien de plus pressé que d'aller conter le fait à M. Bouvier, commissaire de police qui, aussitôt, fit rechercher le jeune homme. Quelques heures plus tard, on amenait celui-ci au commissariat et M. Bouvier procéda à son interrogatoire. Au début, le jeune homme observa sinon le mutisme, tout au moins une grande réserve. Toutefois, grâce à la persistance et à l'adresse du commissaire, il ne tarda pas à se « mettre à table ».

Une confession

C'est à une véritable confession qu'il se livra. Et elle fut des plus intéressantes, à la supposer véridique. Il commença par avouer qu'en septembre dernier, il avait participé à un cambriolage chez M. Hennion, cultivateur, 132, chemin de Loisel. L'affaire lui aurait été proposée par un compagnon plus âgé, Florent Dekière, demeurant à Reckem, rue du Chat, chômeur comme lui. Le projet avait été mis à exécution dans la soirée du 28 septembre, vers 23 h. Les deux chenapans s'étant introduits dans la cour, y dérobèrent une grande bâche, qui fut sur-le-champ transportée chez Dekière; celui-ci réussit à la vendre quelques jours plus tard et le jeune Halluinois recevait sa part du produit de la vente, soit 150 francs.

Une fructueuse opération à Neuville

A quelque temps de là, il reçut de son compagnon une autre proposition. Celle-ci consistait en un projet de cambriolage dans la fabrique de tissus de M. Vincent Vienne, à Neuville-en-Ferrain. L'opération devait être faite de concert avec quatre autres individus.

La proposition ayant été acceptée, rendez-vous fut fixé au Mont d'Halluin. Parmi la bande que Dekière était allé chercher au cabaret de la Plate-forme, se trouvaient deux Halluinois que le jeune chenapan connaissait bien: Cyrille Castre, rue de la Pannerie et Joseph Dumortier, rue de la Lys (baraquements). Les deux autres étaient pour lui des inconnus.

La bande se dirigea donc vers Neuville-en-Ferrain.

Les malfaiteurs pénétrèrent dans l'établissement de M. Vincent Vienne, après avoir fracturé deux portes, à l'aide d'une pince-monseigneur. Le butin consista en douze pièces de tissu qui furent transportées à Reckem, chez Dekière et vendues en Belgique. Comme part, le jeune Halluinois reçut 2.000 fr. qu'il remit à sa mère.

Les cambriolages de l'église du Mont

On se rappelle les deux cambriolages commis en l'église St-Alphonse du Mont d'Halluin, vers la fin de l'an dernier. Le premier, dans la nuit du 11 au 12 octobre, fut commis par Dekière seul. Il avait forcé la porte de la sacristie, puis celle du tabernacle à l'aide d'une pince-monseigneur, enlevé deux ciboires, avec les hosties, une lunule et une custode.

Comme il n'avait pas été inquiété, Dekière proposa à son complice de recommencer. L'expédition fut réalisée dans la nuit du 21 novembre.

Avec une pince-monseigneur, les deux malfaiteurs démontèrent une partie du panneau de la porte récemment réparée et, après avoir fait jouer les verrous, pénétrèrent dans la sacristie et, de là, dans l'église. Les meubles furent ouverts, un autre fracturé, mais il ne s'y trouvait rien à la convenance des malandrins. Le tabernacle était vide et la clé se trouvait sur la porte.

Dans une pièce, derrière l'autel, ils trouvèrent des bougies, qu'ils emportèrent dans un sac et qui furent vendues en Belgique. Le jeune homme reçut, cette fois, une somme de cent francs.

Quelques jours plus tard, il était arrêté à la suite d'un vol de deux bicyclettes et condamné à quatre mois de prison.

Le cambriolage de la bonneterie Vanacker et Vampouck

Il y a un mois environ, le jeune homme rencontrait Joseph Dumortier. Celui-ci lui demanda s'il ne possédait pas une pince-monseigneur. Comme il en avait une chez lui, il la lui porta.

Le 20 mai, il était mandé par le même individu, qui lui fixait rendez-vous dans un estaminet. Quand il se présenta, Dumortier ne s'y trouvait plus.

Mais le lendemain, le jeune homme, ayant rencontré fortuitement Dumortier dans un cabaret de la rue Victor-Hugo, ce dernier lui raconta le vol commis avec Cyrille Castro dans la bonneterie de MM. Vanacker et Vambouck, rue Pasteur; cela lui avait apporté, confia-t-il, la rondelette somme de dix mille francs.

On se rappelle qu'à la suite de ce vol, deux arrestations avaient été opérées, celles de Madeleine Demeulenaere et de son ami, rue de l'Abattoir, chez qui on avait découvert les marchandises volées.

Quant à Dumortier et Castro, ils avaient fuit en Belgique.

Un vol de lapins

Enfin, le jeune homme dévoila que son compagnon Dekière avait commis son vol de lapins chez M. Arthur Rousseau, cabaretier au Bois-du-Duc. Quatre gros lapins avaient été dérobés et le chien abattu.

La pince-monseigneur et le browning

Poursuivant son interrogatoire, M. Bouvier montra au jeune homme la pince-monseigneur trouvée lors du cambriolage de la bonneterie de M. Vanackère et Vambouck. Le jeune homme la reconnut comme celle qu'il avait remise à Dumortier.

Il reconnut aussi qu'il possédait chez lui un revolver automatique qu'il avait reçu en cadeau de Dekière.

Cette arme, mise au point, prête à tirer, contenait trois cartouches. Elle fut découverte au cours d'une perquisition faite au domicile du jeune bandit par M. Bouvier, accompagné de M. Ducrocq, inspecteur de police spéciale, et l'agent Vaes.

Devant tous ces faits, M. Bouvier a procédé à l'arrestation du jeune homme, qui a été transféré à Lille.

ROUBAIX

LE DRAME DU PARC BARBIEUX

Vingt-quatre heures après leur crime, les assassins de l'Algérien sont arrêtés par la Sûreté

Il s'agit de deux jeunes Croisiens qui tuèrent pour voler six cents francs

Nous avons relaté hier la macabre découverte faite jeudi matin, au parc Barbieux, par trois jardiniers de la ville de Roubaix. En vaquant à leurs occupations, ils avaient aperçu, flottant dans la pièce d'eau située entre le monument Pierre-Destombes et l'extrémité du parc, voisine du « Fer-à-Cheval », le cadavre d'un homme paraissant âgé d'une trentaine d'années.

Ils alertèrent aussitôt M. Georges Artigues, commissaire de police du 5me arrondissement — faisant actuellement l'intérim au 2me — qui vint sur les lieux, quelques instants plus tard, accompagné de son secrétaire, M. Lucien Prouvost, et de MM. Sandras, commissaire central, et Dayley, chef de la Sûreté. Grâce à divers papiers trouvés sur le corps et au témoignage de l'agent Marissal, de Croix, qui connaissait personnellement la victime, celle-ci put être identifiée comme étant Djeraf Lounis, sujet algérien, âgé de 31 ans, manœuvre en chômage, célibataire, né à Kébouche (Algérie), demeurant chez son frère, 45, rue de Metz, à Croix.

L'examen du cadavre, par les enquêteurs et le docteur Beaugrand, permit d'établir que l'Algérien avait été tué d'une balle à la tête — tirée vraisemblablement par derrière, — puis jeté à l'eau par son ou ses agresseurs.

Une flaque de sang, sur le gravier d'une allée bordant l'étang, marquait l'emplacement où la victime avait été touchée.

La sûreté à la rescousse

Voilà où en était l'affaire quand M. Darley, chef de la Sûreté, la prit en mains, jeudi matin. Et, jeudi soir, les deux assassins et leurs complices étaient sous les verrous !... Voilà ce qui s'appelle du travail rondement mené, d'une des policiers qui l'ont accompli. M. Darley, d'abord, et les inspecteurs Nisse et Vanessche, dont il est inutile de rappeler ici la valeur.

Mais, suivons pas à pas nos inspecteurs dans l'enquête qui les mena à l'arrestation des assassins.

Deux retardataires

La Sûreté n'avait donc aucun fil conducteur. Elle en trouva un très vite. Car elle apprit que, lundi soir, la victime avait été arrêtée après l'heure du couvre-feu — qui sonne à Croix à 23 h. — et conduite au violon où elle passa la nuit.

Au moment de son arrestation, l'Algérien était accompagné d'un jeune homme qui parvint à prendre la fuite et échappa ainsi au garde Marissal, qui n'appréhenda que Djeraf Lounis.

Mais le gardé connaissait ce jeune homme et la Sûreté sut donc facilement qu'il s'agissait de Paul Lefebvre, papetier, âgé de 19 ans, domicilié 47, rue de Metz, à Croix.

Bien sûr, rien ne disait que ce Lefebvre fût pour quelque chose dans le crime. On enquêta quand même sur son compte. Et ce qu'ils apprirent donna fort à réfléchir aux policiers.

Lefebvre et l'Algérien se fréquentaient beaucoup; ce qui ne veut pas dire qu'ils étaient amis, à beaucoup près, et Lefebvre n'avait-il pas déclaré, déjà, qu'il aurait fait son affaire, un jour, à Djeraf Lounis. Ce Lefebvre, en outre, n'était-il pas ce qu'on appelle une « petite crapule » ?

Bref, il fut arrêté à l'usine Hollen, où il travaille, et amené dans les locaux de la Sûreté à Roubaix.

C'est Dumont qui a tiré !

Lefebvre feignait la plus grande placidité. Il s'étonnait de son arrestation, qu'il qualifiait d'arbitraire, réclamant des explications.

Mais M. Darley en a bien vu d'autres. Il ne s'émeut pas facilement, et il « entreprit » le jeune homme. Il louvoya de mille manières et, petit à petit, il en vint au crime.

L'autre, déjà, n'était plus aussi rassuré; il avait perdu son ton « crâneur », mais il tenait bon encore... Quand il le jugea à point, M. Darley attaqua:

— Tu ne l'aimais pas, hein ! l'Algérien ? Mais pourquoi l'as-tu tué ? Une bonne tripotée n'aurait-elle pas suffi ?

L'autre serra les dents, fit non de la tête, haussa les épaules et nia, mollement, dans un demi-acquiescement.

Le policier continua son attaque, poussa Lefebvre jusque dans ses derniers retranchements, tant et si bien que celui-ci, abasourdi, la tête en feu, prêt à pleurer, s'écria enfin:

— Mais ce n'est pas moi qui ai tiré ! C'est Dumont !

Condamné à mort pour un blouson de cuir !

On en savait assez. On laissa Lefebvre respirer un peu et on alla quérir Robert Dumont, 20 ans, tourneur, domicilié 49, avenue Edouard-Vaillant, à Croix. On le trouva à son domicile, où il accueillit les policiers sans trop de surprise.

A la Sûreté, où il fut conduit, il apprit sans émoi apparent la dénonciation de son complice Lefebvre. Et, sans difficulté, il raconta l'« affaire ». La voici:

Lefebvre, Dumont et l'Algérien étaient jadis de bons copains. Leur amitié se troubla en mai 1940, lors de l'exode. Djeraf Lounis évacua et, avant son départ, il emprunta à Lefebvre un blouson de cuir. De la France non occupée, il revint à Paris où il travailla longtemps et, enfin, le 5 juin dernier, il revint à Croix, chez son frère, 45, rue de Metz, c'est-à-dire à côté de chez Lefebvre, qui habite, rappelons-le, 47, rue de Metz.

A peine revenu, Lefebvre le somma de restituer le blouson prêté en mai 1940. Hélas ! l'Algérien ne possédait plus ce vêtement. Ayant eu besoin d'argent, pendant l'évacuation, il l'avait vendu...

Dès ce jour, il était condamné à mort !

Lefebvre s'entendit avec Dumont et à eux deux, ils décidèrent de le faire disparaître.

Apparemment pourtant, ils continuèrent de vivre avec l'Algérien en bonne amitié. Lundi dernier Djeraf Lounis offrit même le cinéma à Lefebvre. Ils allèrent à Lille, à l'« Eden », et revinrent à pied chez eux. C'est en rentrant de cette soirée qu'ils furent surpris par le garde Marissal qui parvint à arrêter l'Algérien.

Quant à Lefebvre, qui portait sur lui un pistolet automatique, il préféra prendre la fuite.

Mais le lendemain Djeraf ayant été relâché, Lefebvre apprit que l'Algérien avait sur lui une somme de 800 francs. Il estima que le moment d'agir était venu. Il manda son « copain » Dumont, et tous deux décidèrent de « faire le coup » mercredi soir. Dumont « opérerait ». Lefebvre lui donna donc son revolver.

Mercredi, donc, vers 20 h. 30, ils allèrent chercher le « condamné ». Et ils l'emmenèrent dans une véritable marche à la mort.

Le long du canal, ils ne trouvèrent pas de coin propice. Lefebvre proposa donc un « tour » au parc Barbieux. Et le trio arriva bientôt au Beau-Jardin. Sans méfiance, l'Algérien suivait, insouciant et joyeux.

Ils s'assirent sur l'herbe, au bord d'un étang, derrière un buisson qui les dissimulait entièrement. Il était complètement désert et seule une automobile roulant avenue Jean-Jaurès troublait parfois le silence.

L'heure était venue. Lefebvre fit un clin d'œil à Dumont. Celui-ci, sous un prétexte passa derrière l'Algérien, sortit son revolver et, froidement, à moins d'un mètre, il tira !

La balle entra par la nuque et sortit par l'œil. La mort dut être instantanée. Lounis s'étendit doucement sur le sol.

Vite Lefebvre le fouilla, rafla son portefeuille puis, empoignant le cadavre par un pied, il le traîna jusqu'au lac, où il le bascula.

Après le crime